

CAUSERIE.

DES MACHINES. — DE LEUR INFLUENCE.

Il s'est écoulé bien du temps avant qu'on ait compris toute l'utilité des machines.

Un inventeur vient présenter un jour à Colbert une machine qui peut faire le travail de dix hommes : "Portez ailleurs votre découverte," lui dit le grand ministre.

Quand on parle des chemins de fer à Santa Rosa, son premier mouvement est de dire : "Que ferons-nous de nos muletiers !"

Quand Turgot veut remplacer les lourdes diligences de son temps par des locomotives plus rapides, tout le monde murmure ; les diatribes pleuvent, on baptise les nouvelles diligences d'un nom qu'on veut rendre ridicule, les *Tur-golines* ; et un poète du temps fait des vers contre le ministre où il l'accuse de se perdre dans de vains projets, de trancher du souverain, lui souhaitant que ses voitures aillent si bon train qu'elles le mènent à tous les diables !

Si moi-même, qui est un esprit honnête, exempt de préjugés et ami du progrès, ne sait pas se défendre de la prévention commune à l'égard des machines, et il s'écrie : *qu'il vaut mieux que la population se compose de citoyens que de machines à vapeur*, ce qui est incontestable, mais ce qui ne prouve rien.

Au fond, quelle objection sérieuse peut-on faire contre les machines ?

Il n'est personne qui ne reconnaisse l'utilité de l'outil : c'est par l'outil que l'homme a pris sur la nature et qu'il marque en partie sa supériorité sur les animaux.

Or, quelle différence essentielle y a-t-il donc entre l'outil et la machine ? La machine est un outil compliqué, l'outil est une machine simple, voilà à tout. L'avantage de la machine, c'est tout simplement de posséder une plus grande puissance.

On n'a pas grand effort à faire aujourd'hui pour démontrer les immenses services rendus par les machines et l'énorme supériorité qu'elles donnent aux sociétés modernes sur les sociétés de l'antiquité et du moyen âge.

Avant l'invention des machines à eau et des machines à vent, c'étaient les esclaves, les prisonniers ou les femmes qui tournaient la meule.

Qui ne se rappelle, dans les comédies de Plaute, les larmes de esclaves à l'idée du moulin et de la meule ?

Homère nous apprend que douze femmes étaient constamment occupées dans la maison de Pénélope à moudre le grain, et il nous montre, dans le 20^e chant de l'*Odyssée*, une malheureuse esclave accablée sous ce rude métier, maudissant les festins qui ont multipliés ses peines et se plaignant d'être devenue comme une ombre.

Indépendamment de la question d'humanité, quelle économie de temps et d'argent ne donne pas l'emploi de la plus simple des machines ?

Le moulin à eau, un moulin loué \$600 par an, peut moulinier en un jour autant de blé que 150 hommes. Si ce moulin fonctionnait 300 jours par an, il coûte \$2 par jour ; et si l'on admet que les hommes coûtent \$100, c'est \$98 d'économie qui, réparties sur une quantité de 100 minots, constituent plus que la moitié du prix du blé lui-même.

On peut multiplier les exemples : on en trouve dans toutes les industries.

S'agit-il de l'industrie des transports : Un porte-faix porte 60 livres ; un cheval 600 livres ; un cheval attelé à une charrette traînera 2 000 livres ; un cheval attelé à une glèbe sur un canal, 160,000, un chemin de fer, à dépense égale, portera deux millions de livres. Un seul homme, à l'aide de la machine, arrivera à faire l'emploi de 15,000 ou 20,000 hommes.

Veut-on un exemple tiré de la presse. Une presse mécanique peut tirer 60,000 feuilles ; 600,000 copistes ne pourraient pas suffire au même travail.

Il résulte de ce phénomène de nombreux avantages : 1^o la production est multipliée d'une manière considérable ; (1) 2^o les prix s'abaissent sans cesse, ils sont cinq fois moindres qu'il y a 25 ans, et douze fois moindres qu'il y a 50 ans ; 3^o le bon marché provoque la demande, et la consommation s'accroît ; 4^o il y a plus de bien-être, plus de force intellectuelle et morale disponible, ce qui entraîne le développement de l'instruction, des lettres, des arts, de la civilisation générale.

On a reproché aux machines de faire concurrence aux ouvriers et de leur enlever leur travail, et avec leur travail leurs moyens de subsistance.

Le reproche est puéil, et aujourd'hui on ne s'avise guère de le répéter.

Quand l'ouvrier est sans ouvrage, cela tient à des circonstances où la machine n'a rien à voir.

L'effet de l'introduction des machines a été, au contraire, d'augmenter partout le nombre des ouvriers.

En 1769, avant l'invention d'Arkwright (2) il y avait 8 000 ouvriers employés à l'industrie du coton ; dix-huit ans après, en 1787, il y en avait 352,000 ; en 1833, 800,000. Pour filer la quantité de coton d'innée par les 800,000 ouvriers, il aurait fallu par les procédés en usage avant 1769, 158 millions d'hommes.

Il en est ainsi de toutes les industries.

Il y avait tout au plus 5 ou 6 000 copistes au moyen âge, combien compte-t-on aujourd'hui d'ouvriers employés au travail analogue de l'imprimerie ?

Il n'y a qu'un mal attaché à l'invention des machines, c'est qu'au moment où elle se produit il y a un grand déplacement des existences. En core est il rare que le phénomène éclate brusquement, et que la nouvelle découverte renouvelle du jour au lendemain la face entière de l'industrie ; il y a une transition qui permet presque toujours de se pourvoir ailleurs.

(1) Autrefois les fabriques anglaises de coton n'alimentaient que la consommation du pays, qui était en moyenne d'un dixième de verge d'étoffe par individu, et aujourd'hui elle donne plus de 17 à 19 verges par tête, et elle en exportent des quantités considérables.

(2) Un barbier, nommé Arkwright, se demanda un jour pourquoi, au lieu d'un rouet qui file un seul fil de coton à la fois, et par le moyen duquel une personne obtient, dans vingt-quatre heures tout au plus, une once ou deux de fil de coton, on ne filerait pas la même matière sur de grands rouets, d'où sortirait plusieurs centaines de fils en même temps, et par le moyen desquels une seule personne obtiendrait par jour plusieurs livres de coton filé. (J.-B. Say, *Cours d'Economie Politique*.)

Il faut le dire pourtant, le mal existe, bien qu'il ne soit que temporaire, et il importe de chercher les moyens d'y remédier : ce moyen, c'est le développement de l'esprit de prévoyance dans les classes ouvrières.

L'esprit de prévoyance a fait de grands progrès depuis quelques années ; il est appelé à en faire de plus grands encore. Les sociétés de coopération, de secours mutuels, l'enseignement professionnel ne font, pour ainsi dire, que de naître. L'enseignement professionnel aura pour effet de préparer les ouvriers à affronter les crises industrielles, en leur donnant le moyen de passer plus facilement d'un métier à un autre. L'enseignement de l'atelier ne donne qu'un métier, l'enseignement de l'école développe l'intelligence générale, et fait pour ainsi dire, que l'homme a plusieurs cordes à son arc.

J. W. MILLER.

Rimouski, 10 Novembre 1873.

PEAUX-BLANCHES

ET

PEAUX-ROUGES

(Drames de l'Amérique du Nord)

PAR

EMILE CHEVALIER.

(Suite.)

CHAPITRE VI.

A BORD DE LA "MOUETTE."

Avoir de dix huit à trente ans, une imagination vive, un cœur chaud, aimant, des ressources matérielles pour le présent ; être libre, et sillonner à bord d'un bâtiment léger, docile à la brise, ferme à la vague, quelque grand cours d'eau de l'Amérique Septentrionale, en une glorieuse journée de printemps, voilà un de ces plaisirs, je devrais écrire bonheurs, dont on conserve éternellement la mémoire.

L'hiver fut long ; il fut rigoureux. Sa durée, cinq, six mois, huit peut-être ! Pendant la plus grande partie de ce temps, ruisseau, rivière, fleuve, a été couvert d'un monotone et lourd lindeau de glace. De verdure plus ; la neige partout, au village, à la ville, comme à la campagne, à la forêt. La vie végétale sommeille ; la vie animale paraît éteinte ailleurs que chez l'homme et ses animaux domestiques.

On dirait que notre mère nourricière ne respire plus. Mais vienne le renouveau ! Ainsi que la baguette d'un magicien, le premier rayon du soleil chasse la torpeur, ravive le souffle, ranime la nature engourdie.

Entendez ! c'est la glace qui craque et se rompt sous l'effort des ondes. Elles bondissent, elle pétillent, elles courent, volent, joyeuses d'échapper à la captivité ; pour leur faire fête, une opulente draperie se plait déjà à les revêtir. Ce double ruban d'émeraude, mille fleurs odorantes le diaprèrent bientôt, demain peut-être.

Haut et loin filent les bandes d'oiseaux aquatiques. De cet arbre, hier ployant sous des concrétions glaciales qui lui donnaient l'air d'une girandole immense, de cet arbre, dont les verts bourgeons fendent aujourd'hui, leur capsule rougeâtre, s'élève un chant, — chant de reconnaissance sans doute, — c'est celui du rossignol américain.

A sa voix, à son appel, ne tardera pas à répondre le concert des autres virtuoses des bois, auquel se joindra, peu après, la musique des habitants des fleurs et des gazons.

Moins de huit jours suffisent souvent à l'accomplissement de tous ces prodiges annuels.

Ah ! comme il est délicieux, je le répète, de profiter de la reouverture de la navigation, quand le ciel est pur, le temps pas trop froid, pour faire une excursion fluviale.

La *Mouette* remontait gracieusement la Sainte-Marie, chamarrée de glaçons qui brillaient au soleil comme des plaques d'or ou d'argent.

Les bords de la rivière, à demi parés de leur toilette d'été, avaient tout le charme du déshabillé.

Des bouffées d'un air frais et bal-amique invitaient à la gaieté en aiguillant les sens.

Aussi les passagers du bâtiment se tenaient sur le pont, mêlant leurs chants à ceux des matelots, occupés, soit à arrimer les marchandises dans l'entrepont, soit à disposer leur voile pour entrer dans le lac Supérieur, dont les deux sentinelles, postées à la porte, le gros cap et le cap Iroquois, se prolaient hardiment à l'horizon.

Vers deux heures, les caps furent doublés, et Adrien Dubreuil se trouva, pour la première fois, devant cette mer intérieure nommée lac Supérieur.

Aussitôt la *Mouette* commença à rouler et à donner de la bande, pressée, foulée qu'elle était par une multitude de petites lames, courtes mais violentes, qui la battaient en tous sens.

Le balottement du navire rendait incommode le séjour sur le pont. Cependant Dubreuil résolut d'y rester, autant pour jouir du spectacle qu'il avait sous les yeux que pour éviter la cabine, où l'on respirait une odeur infecte d'huile de poisson, de goudron et de salaison.

Inutile de dire que Jacot Godailleux demeurait en planton près de lui.

Si grotesque que fût le digne ex-cavalier de première classe dans son uniforme de dragon, il l'était bien autrement dans son costume de trappeur, rehaussé de ses grandes bottes éperonnées !

Il semblait que le tranchant de sa figure se fût affilé et que ses moustaches jaunes eussent allongé.

Constatois, toutefois, pour l'acquit de notre conscience, que le malheureux dragon commençait à sentir les atteintes de cette affection si désagréable, si accablante, qu'on appelle le mal de mer, et auquel bien peu de personnes, même parmi les plus aguerries aux tourmentes de l'Océan, échappent sur les grands lacs de l'Amérique Septentrionale.

Dubreuil, cependant, n'en était point du tout incommode.

Assis sur une barrique, au pied du mât principal, et tenant à la main son télescope de voyage, il fumait avec délices un excellent havane, sans trop s'inquiéter de Godailleux qui geignait près de lui.

—Sauf votre respect, vous êtes bien heureux, vous mar'chef, de pouvoir fumer comme ça ! dit celui-ci entre deux hoquets !

—Veux-tu un cigare ?

—Une cigale ! mar'chef ! vous désirez ma mort, sans vous faire d'offense.

—Tu les aimes pourtant ?

—Ah ! oui, à terre, on en fume tout de même des cigales, avec les camaraux, quand on est en goguette, mais.....

Jacot n'acheva pas sa phrase. Saisi d'un besoin impérieux, il s'était précipité vers le plat-bord du bâtiment.

Une minute après, il revint fort pâle à sa place, en s'essuyant la moustache avec la manche de son capot.

—Ça vous arrache l'âme, murmura-t-il ; ah ! si j'avais su !

—Je t'avais prévenu !

—Sans vous manquer de respect, mar'chef, je vous ai suivi et je vous suivrais au bout du monde, même entre les tigres et les lions ! mais ça n'empêche que j'aime mieux le plancher des vaches... Voyez vous, mar'chef, ma tête vire..... vire..... et ça me gargouille la-dedans.....

Il se frappa la poitrine.

—Oui, ça me gargouille..... brrrout.....

Et Godailleux courut encore s'accouder à la préceinte.

A son retour Dubreuil lui dit :

—Décidément, ça te tient, mon pauvre vieux camarade. Emploie donc le remède que je t'ai indiqué en traversant l'Atlantique.

—Nom d'une carabine ! je n'y pensais plus. Ce que c'est pourtant que d'avoir été aux écoles, voyez un peu, mar'chef, sans vous manquer de respect ! Vous m'aviez dit ?

—Ecraser une pomme de reinette dans un petit verre d'eau-de-vie, verser dessus environ une cartouche de poudre à fusil, mélanger le tout et avaler d'un trait !

—Ah ! oui, c'est ça, je m'en souviens. Mais si l'on mettait deux petits verres d'eau-de-vie, est-ce que ça ferait le même effet, mar'chef ?

—Mets-en trois si tu veux, ivrogne ! dit Dubreuil en riant.

—C'est que, voyez-vous, j'ai l'estomac joliment détérioré par ces.....

—Tu trouveras tout ce qu'il faut, sur mon cadre, dans mon sac de nuit.

Au bout d'un moment, le dragon remonta de la cabine en éternuant à faire frémir la membrure du navire.

—Ah ! c'est raide, raide, comme si on avalait une douzaine de lattes, s'écria-t-il.

—Veux-tu fumer maintenant ?

—Tout de même si j'avais mon brûle-gueule enlotté, celui qui venait du 7^e ! mais vous savez bien qu'il a été cassé le jour... Mon uniforme... est-ce que je ne pourrais pas le mettre ici, mon uniforme, hein, mar'chef ?

—Non.

—Sans vous manquer de respect, nous ne sommes pourtant plus au Sault-Sainte-Marie. Il n'y a qu'un sauvage sur le vaisseau. S'il disait un mot je.....

—Je te défends de redosser ton uniforme.

—C'est que ça me permettrait de fumer !

—Comment ! comment ! quelle sottise nouvelle encore.

—Puisque, dit Godailleux d'un ton larmoyant, j'avais cassé ma pipe, une pipe si bonne que vous m'aviez donnée il y a cinq ans, au régiment, puisque je l'avais cassée le jour... le jour... où vous m'avez retiré la permission... de porter..... mon uniforme de petite tenue... j'ai... j'ai juré..... mar'chef..... de ne plus fumer avant de l'avoir sur le dos.....

—Oh ! le niais ! je te donnerai une autre pipe.

Jacot hochait mélancoliquement la tête.

—Ça ne sera pas comme l'ancienne... celle-là vous m'en aviez fait cadeau le soir de votre promotion au grade de mar'chef. Ah ! je m'en souviens comme d'aujourd'hui ! vous sortiez de la cantine... vous aviez arrosé les galons, sans vous manquer de respect, mar'chef... C'était le bon temps... J'espérais que nous y resterions toujours au régiment... Dans deux ans, que je me disais, nous serons sous-lieutenant... on s'en donnera alors du loisir... L'année suivante lieutenant... puis capitaine... chef d'escadron après, avec la croix!.....

Et s'il survient un petit bout de guerre, ah ! malheureux ! avant dix ans coronel!..... coronel dans dix ans ! quand j'y pense, mar'chef, quand j'y pense!.....

Et l'ex-cavalier de première classe, dont la potion qu'il venait de prendre avait singulièrement enflammé le sang, voulant ajouter du poids à son idée, donna un grand coup de poing sur un tonneau près de lui.

Sous la violence du choc une douve céda, et le bras de Jacot plongea tout entier dans la pièce.

Aux éclats de rire des matelots et de Dubreuil, il l'en retira enduit d'une épaisse couche de mélasse, dont il barbouilla affreusement ses vêtements et son visage en voulant s'en débarrasser.

—Allons, va te changer, lui dit son maître.

—Oui, je vas me changer, et je vous prie de croire, sans vous manquer de respect, mar'chef, que je leur revaudrai à tous ces pékins, pour s'être....

—Bien ! bien !

—Oui, vous me le paierez, brigands ! criaient le dragon en montrant son poing aux gens de l'équipage.

La cloche du bord sonna alors le dîner, et Dubreuil descendit à la cabine, où le capitaine de la *Mouette*, son pilote et quelques Yankees, actionnaires ou propriétaires d'une partie des mines du lac Supérieur, étaient réunis autour d'une table sans nappe, grossièrement servie.

Un morceau de *mess pork*, entouré de patates cuites à l'eau, une oie sauvage bouillie, des *pickles*, et du biscuit dur comme du silex, composaient le menu.